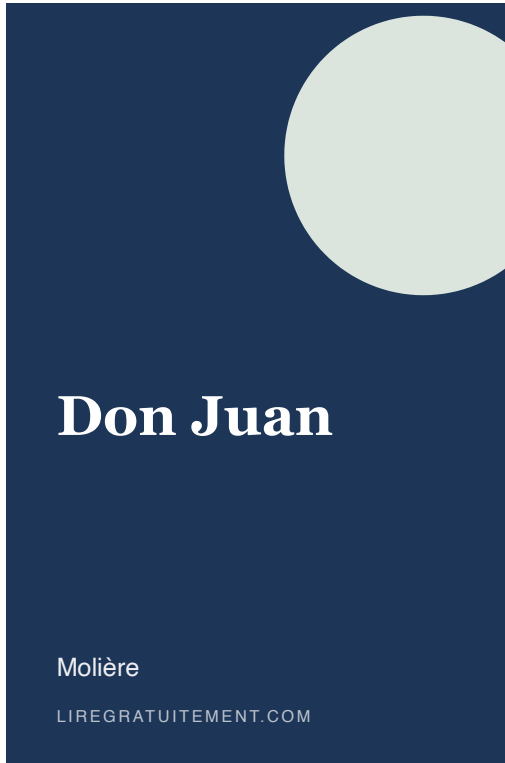




Don Juan

Molière

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SCÈNE PREMIÈRE SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE, t&OttU WU tabut

Quoi que puissent dire Aristote et toute là philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux: humains, mais encore il instruit les âmes 6 La vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, •lès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit (1) et

'1) On disait ô droit et nm à àroitc. .Voir le Dictionde l'Ac«déy,\ie. éd. de 1694.}

niche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même que Ton en demande, et L'on court au-devant du souhait des gens, tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent! Mais c'est assez de cette matière. .repreons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvïre.ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous: et son cœur, que mon moitre a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu. sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que sou voyage en cette ville ne produise peu de fruit, et que vous n'eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN

Et la raison encore? Dis-moi, je te prie. Sganarelle, qui peut l'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son coeur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE

Non pas; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN

Quoi î ce départ si peu prévu serait une infidélité de Don Juan? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire?

ACTE I, SCENE I

SGANARELLE

Non; c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage...

GUSMAN

In homme de sa qualité ferait une action si lâche?

SGANARELLE

Hé ! oui, sa qualité! La raison en est belle: et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses...

>USMAN

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE

Hé! mon pauvre Gusman. mon ami. tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Ij-m Juan.

GUSMAN

•le ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin, et tant d'empportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance ; je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il aurait le cœur de pouvoir manquera sa parole.

N'x\RELLE

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi, et, si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui; je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et, depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, inter nos, que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais

porté, un enragé, un chien, un diable, un turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable Bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardana-pale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de[^] billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis ("III 11 '[^]! épousé ta maîtresse; crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter : il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et, si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris ei.

iianges de couleur à ce discours; ce n'esl là qu'une ébauche du personnage; et. pour en achever le portrait, il faudrait bien Vautres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'wre au diable que d'Atre à lui, et qu'il me fait

ACTE J, SOXE II

voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où; mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Ecoute, au

moins : je te fais cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais,, s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

Quel homme te parlait là ? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done El vire ?

SGANARELLE

G'.est quelque chose aussi à peu près de cela.

Quoi ! c'est lui ?

SGANARELLE

Lui-même.

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE

D'hier au soir.

Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

Notre départ, sans doute?

SGANARELLK

Le bon homme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

Et quelle réponse as-t" faite?

SGANARELLE

Que vous ne m'en aviez rien dit.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE

Moi? je crois, sans vous faire tort, que vous avez quoique nouvel amour en tête.

Tu le crois?

SGANARELLE

Oui.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je t'avouer qu'un autre objet a chasse Elvire de ma pensée.

ACTE I, SCENE II

He! mon Dieu! je sais mon Don Juan

Bur le bout du doigt, et connais votre cœur
pour le plus grand coureur du monde ; il se
a se promener de liens en liens, et
me guère à demeurer en place.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE

Hé: monsieur...

Cnioi? Parle.

SCANAR-ELLE

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez: on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

Hé bien! jeté donne la liberté de parler, et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE

En ce cas. monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre thode. et que je trouve fort vilain d'à de tous côtés comme vous faites.

<Juoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose

10 D).\ JT'AN

de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non. la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être

rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres: je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et. les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne pu;- r mon

co'ur à tout ce que je vois d'aimable; et. dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine ;i rendre les armes, à forcer pied à toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et à la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais, lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous en-

ACTE 1, SCENE II

dormo/.s dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne

; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens uii cœur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y oui d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE

Vertu de ma vie ! comme vous débitez : il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un

livre

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE

Ma foi, j'ai à dire... Je ne sais que dire: car vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous ayez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire; une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

Tu feras bien.

12 F)o\ JUAN

SGANARELLE

Mais, monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

Comment: quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE

Fort bonne. Mais, par exemple, de tous voir tous les mois vous marier comme vous faites?

Y a-t-il rien de plus agréable?

SGANARELLE

Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal: mais, monsieur, se jouer ainsi du mariage, qui...

Va. va. c'est une affaire entre le ciel et moi. et nous la démêlons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

ACTE T, SCENE II

Holà ! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARBLLE

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu garde ! Vous savez ce que vous faites, vous; et. si vous ne croyez rien, vous ivez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde qui son! l'bertiïis' s'Ulis savoir pourquoi, qui font l«s esprits forts parce qu'ils croient que c*la leur sied bien: et, si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement Le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-\<>;pont de vous moquer, comme vous faites, des choses les plus saintes? C'est bien à vois, petit ver de terre, petit mirmidn;i_ qu« vous êtes (je, parle au maître que faf dit ; c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous hommes révèrent ! Pensez- vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que j parle, c'est à l'autre) : pensez-vous, di que vous en soyez plus habile homme, que tou: vous soit permis, et qu'un n'ose vous dire vos çérités? Apprenez de moi, qu: suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tare les impies, qu'une méchante vw ne une méchante mort, et que---

Paix!

SOAMARELLE

De quoi est-il question?

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE

Et ne craignez- vous rien, monsieur la mort de ce Comman-
deur que vous tuâie> il y a six mois ?

Kt pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bi< tué?

SGANAItELLE

i bien, le mieux du monde, et :

rait tort de se plaindre.

.l'ai eu ma grâce de oette affaire.

SGANAUELLE

Oui : mais cette grâce n'éteint pas v a liment des parents et
;mis-

: n'allons point songer au mal fui nous peut arriver, et son-
geons seulement a ce qui peut donner du plaisir. La personne
dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde,
qui a été conduite

ACTE I, SCBNE I

ici par celui même qu'elle y vèent épouser, et le hasard me fit voir
ce couple damants trois ou quatre jours avant leur voyage. Ja-
mais je n'ai vu deux personnes être si contentes Tune de l'autre,
et faire éclate! plus d'amour. La tendresse visible de leurs mu-
tuelles ardeurs me donna de l'émotion . j'en fus frappé au cœur,
et mon amour commença parla jalousie. Oui; je n< souffrir
d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alluma mes désirs,
et je ne figurai un plaisir extrême à pouvoii doubler leur intelli-

gence, et rompre cet atachement, dont la délicatesse de mon ceur se tenait offensée: mais, jusqu'ici, tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai retours au dernier remède. Cet époux préteidu doit aujourd'hui régaler sa maitresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit. toutes choses sont prépaies pour satisfaire mon amour, et j'ai ur.fc petite barque et des gens, avec quoi. focl facilement, je prétends enlever la. bête.

SGANARELLE

Ah ! monsieur...

DON J I'A X

H3in

SGANARELLE

Cest fort bien fait à vous, et. vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce inonde que de se contenter.

iJ épare-toi donc à venir avec moi. et

DON JUAS

prends soin toi-même d'apporter :

mes armes, afin que... 'Apercevant Jjr.nc Eboire.) Ah : rencontre fâcheuse. Traître, tune m*avais pas dit qu'elle était ici Blême.

SGANARELLE

Monsieur, vous ne me l'avez pas de-* mandé.

Est-elle folle.de n'avoir pas char

I de venir en ce lieu-ci avec i équipage de campagne?

A N A R E L L E

DO NE ELVIRE

ferez- vous la grâce, Don Ju&.

ir bien me reconnaître? Et puismoins espérer que vous daigniez te le visage de ce côte !

lame, je vous avoue que je auis surpris, et que je ne vous attendais

DONE ELVIRE

Oui, je vois bien que vous ne m tendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement aue je ne

ACTE 1, SCE.NE II

l'espérais; et la manière dont vous le pa raissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité, et la faiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse» ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légi-

times d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler, j'en rejetais la voix qui vous rerôdait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignaient innocent à mon cœur ; mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serais bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez. Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier/

Madame, voilà Sganarelle qui sait j quoi je suis parti.

SGANARELLE, bûS, à DOTl JuCill.

Moi, monsieur? Je n'en sais rien.

vous plaît.

DO NE ELVIRE

Hé bien! Sganarelle, parlez. Il n'im; de quelle bouche j'entende ses raisons.

don .tuan, faisant - tanareilr

d'approcher.

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE, bu*, à DOTl JiHUî.

Que voulez- vous que je dise?

DONT. ELVIRE

Approchez, puisqu'on le veut ainsi me dit'is un peu les causes
d'un départ si prompt-

Tu ae répondras pas ?

SGANARELLE, bas, a Don Juan.

Je nai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

Veux-tu répondre? te dis-je.

SGANARELLE

M ilaine...

DONK ELVIRE

Quoi?

SGANARELLE, se retournant vers son Maître. Monsieur...

don juan, en le menaçant.

Si...

ACTE I, SCENE III

SGANARELLE

Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes
sont cause de notre depart. Voilà, monsieur, tout ce que je puis
dire.

DONE ELVIRE

Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir (■s beaux mystères?

Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE

Ah : que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurezvous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! <jue ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

2U î>ON J' AN-

Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les marnes sentimentpour vous, et que je brûle de vous rejoindre, -puisqu'enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir; non point par le< raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épou-

ser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des Vœux qui engageaient autre part, et que le ciel tri jaloux de ces sortes de chose- irepentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame.

vous opposer à une si sainte pens.

que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras?
que par...

DONE ELVIRE

lérat: c'est maintenant que je te lis tout entier: et, pour mon malheur.

je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer ; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont, tu te joues me saura v*»n<*er île ta perfidie.

ACTE I, SCENE III

Sganarelle, le ciel :

SGANARELLE

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

Madame...

DONE ELVIRE

Il suffit, je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte ; et, sur de tel> sujets, un noble cœur, au premier mot.

doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures ;non. non, je n'ai point un courroux à s'exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais ; et. si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

SGANAEELLE, à part.

Si le remords le pouvait prendre !

don juan, après un moment de réflexion.

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, seul.

Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir!

PI FF. ROT

Parguienne. il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une éplingue, qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avait ranvarsés dans la mâr ?

PIERROT

Aga. quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin draït comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de taire que je nous j^squions à la tête: car, comme tu sai^ bian, le gros Lucas aime à batifoler, et

moi, parfouas, je batifole itou. En batifolant donc, pisque bati-
foler y a, j'aiaparçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans
gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais
cela fixiblement. pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus
rian. Hé! Lucas, c'ai-je fait, je pense que v'ia des hommes qui na-
giant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un
chat, t'as la vue trouble. Par sanguienne. ç'ai-je fait, je n'ai pointla
vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait,
t'as la barlue. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue,
c'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, ç ai-je fait, qui nagiant
droit ici, \;ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que
non. Ohlçà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si? Je le veux
bian, ce m'a-t-il fait: et. pour te montrer, v'ia argent su jeu, ce
m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi: j'ai brave-
ment bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en double,
jerniguienne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin:
car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian
ce que je ï pourtant, oueuque gniais ! Enfin do:

n'avons pas putôt eu gagé, que j'a vu les deux hommes tout à plain. qui nous faisiant signe de les aller quérir; et moi de tirer les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelorît : allons vite à leu secours. Non. ce m'a-t-il dit. ils m'ont fait pordre. Oh ! donc, tanquia, qu'à la parfin. pour le faire court, je l'ai tant sarmonné. que je nous sommes 1m une barque, et pis j'avons tant fait canin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous au-

ACTE II, SCÈNE I

près du' feu, et pis ils se sant dépouillés tout nuds pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la même bande, qui s'équiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot. qu'il y en a i qu'est bien pu mieux fait que les

un qu autres ?

PIERROT

Oui. c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros monsieur, car il a du d'or à son habit tout depis le haut jusqu'en bas. et ceux qui le servent sont des monsieux eux-mêmes ; et stapandant. tout gros monsieur qu'il est, il serait par ma tiqué nayé si je n'avions été là.

CHARLOTTE

Ardez un peu !

PIERROT

o*i! parguienne, sans nous, il en avait pour sa maine de fèves./

CHARLOTTE

Est-il encore cheux toi tout nud, Pio: rot?

PIERROT

Nannain, ils l'avont rhabillé tout devant nous. Mon Guieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engingor*

niaux boutent ces messieux-là les courtisans ! Je me pardrais là-dedans, pour moi: 3t j'étais tout ebobi de voir <;a. Quien. Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leutète, et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de tilasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où Centrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portent un garde-robe aussi large que d'ici à Pâques ; en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne^leu venont pas jusqu'au brichet : et, en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, avec quatre grosses huuppes de linge qui leu pendont sur l'estomac. Ilsavont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes; et.

parmi tout ca. tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyrmnt farcis

tout depis un bout jusqu'à l'autre ; et ils sont faits d'eune façon que je me romprais le cou avec.

CHARLOTTE

Par ma li. Piarrot, il faut que j'aille voir un peu <a.

PIERROT

Oh ! acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque 'autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE

Hé bian, dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT

Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit

ACTE II, SCÈNE I

l'autre, que je débonde mon cœur. Je r'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble ; mais, marguienne je ne suis point satisfait de toi.

CHAIU.OTTE

Quement ? qu'est-ce que c'est donc qu'igtia?

PIERROT

Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE

Et quement donc ?

PIERROT

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE

: ah! n'est-ce que ça?

PIERROT

Oui. ce n'est que ça, et cest bian assez.

CHARLOTTE

Mon Guieu, Piarrot, tu me viens tonjou dire la même chose.

PIERROT

Je te dis toujou la même chose, parce crue c'est toujou la même chose ; et, sikce n'était pas toujou la même chose, je ne te dirais pas toujou la même chose.

CHARLOTTE

Mais qu'est-ce qu'il te faut ? oue veuxtu"

PIERROT

Jerniguienne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE

3t-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT

Non. tu ne m'aimes pas, et si je fais tout ce que je pis pour ça : je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciars qui passent: je me romps le cou à t'aller déni-

herdes maries ; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête, et tout < ;* -omme si je me frappais la tête contre un mur. Vois-tu. < ;a n'est ni biau ni honde n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE

Mais, mon Guieu, je t'aime aussi.

PIERROT

Oui. tu m'aimes dune belle dégaïne!

CHARLOTTE

(juement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT

.le veux que l'en fasse comme l'en fait d l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE

Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

ACTE II, SCÈNE 1 C

PIERROT

Non. (Juand »;a est, <-a se voit, et l'en fait mille petites singeries aux parsonnes, quand on les aime du bon du ca.>ur. Regarde la grosse Thomasse, comme aile est assottée du jeune Robain, aile est toujou autour de H à L'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou aile li fait queueque niche, ou li baille queueque taloche en passant; et L'autre jour qu'il «tait assis sur un escabiau, aile fut le tirer de dessous li, et le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni. y 'là où l'en voit les gens qui aiment: mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois : et je passerais vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerais pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre <hose. Ventreguienne ! ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE

oue veux-tu que j'y fasse ? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT

Ignia himeur qui tienne. Quand en a de 1 amiquié pour les parsonnes, l'en en baille toujou queueque petite signifiance.

CHARLOTTE

Enfin, je t'aime tout autant que je pi>: et, si tu n'es pas content de ca. tu n'as qu'à en aimer queueque autre.

30 DON JI'AN

PIF

Hé bian! v'ia pas mon eômpie!

si tu m'aimai^, me dirais-m i

CHARLOTTE

Pourquoi me viens-tu artwsi iarabustei Tesprit . '

PIERROT

Morgue, queu mal te fais-je demande qu un peu d'amiquié.

CHARLOTTE

Hé bien! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT

Touche donc là, Charlotte,

Charlotte, il<miw.nt sa nain.

Lien : quiêii.

IMER,

Promets-moi ddfcc (pue tu tâcheras de 1er d a vain

CH AH LOTTE

J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ee monsieu . '

PIERROT Oui. le vl;i.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, dans le fond du théâtre

Nous avons manqué notre coup, Sganareille, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avons fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir longtemps pousser des soupirs.

SGANARELLE

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez.

A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accou-

DOJ JUA*

tumées, et vos amours cr... {Don Juan prend un air menaçant.) Paix, coquin que vous

vous ne savez ce que vous dit monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

don juan, apercevant Charlotte.

Ah: ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus "joli? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut, bien l'autre?

SGANARELLE

Assurément. (A part.) Autre pi"Cf nou velle.

don juan, à Charlotte.

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Ouoi .' dans les lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme \ êtes ?

CHARLOTTE

Vous voyez, monsieur.

Êtes-vous de ce village?

CHARLOTTE

Oui. monsieu.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE

monsieu.

Vous vous appelez .'

ACTE If, SCENE II

CHARLOTTE

Charlotte, pour vous servir.

Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants :

CHARLOTTE

Monsieu, vous me rendez toute honfeUSi .

Ah .' n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont, amoureuses, et ces lèvres appétissantes : Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE

Monsieu. cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

Moi. me railler de vous. Dieu m'en garde: Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du ccpur que je vous parle

CHARLOTTE

Je vous suis bien obligée, si ça est.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis ; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE

Monsieu, tout ça est trop bian dit pour moi, et je n'ai' pas d'esprit pour vous répondre.

sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE

Fi! monsieu! elles sont noires comme je ne sais quoi.

Ah! que dites-vous là? elles son plus belles du monde, souffrez qu les baise, je vous prie.

CHARLOTTE

Monsieu, c'est trop d'honneur que vous me faites; et, si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

lié! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

CHARLOTTE

Non, monsieu; mais Je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

ACTE II, SCÈNE II 3â

B<>\ JUAN

Quoi ! unr personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non. c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes

pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune; et le ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empocher ce mariage, et rendre justice a vos charmes: car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et que je vous mette dans Fétat où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute, mais quoi ! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE

Aussi vrai, monsieu. je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjôleux. qui ne songez qu'à abuser les filles.

ip suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, à part.

Il n'a garde.

CHARLOTTE

Voyez-vous, monsieu, il n'y a pas plaisir

à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne, mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous ? Je serais assez lâche pour vous déshonorer ?

Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et. pour vous montrer que je dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulezvous un plus grand témoignage ? M y voilà prêt, quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

SGANARELLI:

Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore ! Vous me faites grand tort de juger de moi par les et, s'il y a des tourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des allés, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi: et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes; vous n'avez point l'air, croyezmoi, d'une personne qu'on abuse; et. pour moi. je l'avoue, je me percerais le cœur

ACTE II, SCÈNE II

de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTB

Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai ou non ; mais vous faites que Ton vous croit.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

CHARLOTTE

Oui. pourvu que ma tante le veuille.

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE

Mais au moins, monaieu, ne m'allez pas tromper, je vous prie; il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

Comment ! il semble que vous doutiez encore de ma sincérité ? Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? uue le «-ici...

CHARLOTTE

Mon Dieu, ne jurez point! je vous crois.

3S DON JIAN

Donnez-nu»: donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTT1

Oh ! monsieu, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ca, je vous bai serai tant que vous voudrez.

Hé bien : belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi b ment votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement, on je suis...

SCÈNE III

DON JUAN SGANARELLE, PIERROT, CHARLOI I 1

pierrot, poussant Dr>n Juan, qui baise la

Tout doucement, monsieu: tenez-vou>.

s'il vous plaît. \ ous vous <vhaiuTez tro vous pourriez gagner la put'

don juan, repoussant rudement Pierrot.

oui m/amène cet impertinent ?

pifrot. se mettant entre Don Juan et Charlotte.

Je vous dis qu'on vous tegnies, et qu'ou ne caressiez point nos accordées.

ACTE II, SCÈNE III

don juan, repoussant encore Pierrot.

Ah ! que de bruit !

PIERROT

Jerniguienne, ce n'est pas comme ea qu'il faut pousser les gens.

charlotte, prenant Pierrot par le bras.

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

pierrot

Quement ! que je le laisse faire ? Je ne veux pas, moi.

Ah!

pierrot i

Tétiguienne, parce qu'ous êtes monsieur, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe? Allez-v's-en caresser les vôtres.

Heu?

pierrot

Heu! Don Juan lui donne un soufflet.) Tétigué ! ne me frappez pas. (Autre soufflet.) Oh! jernigué ! [Autre soufflet.) Vehtregué ! {Autre soufflet.) Palsanguié! morguienne, ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé dVjtre nayé.

charlotte Piarrot, ne te fâche point.

"40 noN iuaîs

PIERROT

Je me veux fâcher; et t'es une vilaine toi. d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE

Oli ! Piarrot. ce n'est pas ce que tu ses. Ce monsieu veut m'épouser. et tu De dois pas te bouter en colère.

PIERROT

Quement ? jerni : tu m'es promise.

CHARLOTTE

Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne" dois-tu pas être bien aise que j< vienne madame ?

PIERROT

Jerniguié ! non. J'aime mieux te voîl vée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE

Va. va, Piarrot. ne te mets poin peine. Si je sis madame, je te ferai gagnei queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

PIERROT

Yentreguienne! je gni en porterai jamais, quand tu m'en paierais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il le dit? Morguienrie 1 si java

Qtôt. je me serais bien gardé de La tirer de gliau, et je gli aurais baille un bon cour» d'aviron sur la tête.

ACTE II, SCENE III

don juan, Rapprochant de Pierrot pour le frapper.

Où est-ce que vous dites ?

pierrot, se incitant derrière Charlotte.

Jemiguienne ! je ne crains parsonne.

don juan. passant du côté où .st Pierrot.

Attendez-moi un peu.

pierrot, repassant de l'autre côté.

Je me moque de tout, moi.

don juan, courant après Pierrot.

Voyons cela.

pierrot, se sauvant encore derrière Charlotte.

J'en avons bien vu d'autres.

don juan Ouais.

sganarelle

Hé ! monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre. [A Pierrot, en se mettant entre lui et Don Juan.) Ecoute, mon pauvre garçon, retire-toi. et ne lui dis rien.

Pierrot, passant devant Sganarelle, et regardant fièrement Don Juan.

Je veux lui dire, moi.

don juan. levant fa main pour donner un soufflet à Pierrot.

Ah! je vous apprendrai...

(Pierrot baisse la tête et Sganarelle reçoit le iouffiei.)

42 DON JUAKE

sganarelle, regardant Pierrot.

Peste soit du maroufle !

don juan, à Sganarelle

Te voilà payé'> de ta charité.

pierrot

Jarni! je va^ dire à sa tante tout ce ma nège-ci.

ACTE II, SCENE V

tooignait une envie d'ôtre ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

CHARLOTTE, à DOil JUOJL.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

don juan, bas, à Charlotte.

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE

Quoi: Charlotte... ,

don juan, bas, à Mathurine.

Tout ce que vous lui direz sera inutile ; s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE

nent donc! Mathurine...

don juan, bas, à Charlotte.

C'est en vain que vous lui parlerez ; vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE

Est-ce que?...

dun juan, bas* à Mathurine.

11 n'y a pas moyen de lui faire entendre son.

CHARLOTTE

oudrais...

don juan, bas, à Charlotte.

Elle est obstinée comme tous les diables.

44 bon JUAN

MATHURINE

Vramant...

don juan, bas, à Mathurine.

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE

Je pense...

don juan, bas, à Charlotte.

Laissez-la là. c'est une extravagante.

MATHURINE

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE

Quoi:...

don juan, bas, 'i Mathurine.

Je gage quelle va vous dire que je lui li promis de l'épouser.

CHARLOTTE

Je...

don juan, bas, à Charlotte.

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE

Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

CHARLOTTE

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieur me parle.

ACTE II, SCÈNE V

MATHURINE

C'est moi que monsieur a vue la première.

CHARLOTTE

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

don Juan, bas, à Mathurine.

Hé bien! que vous ai-je dit?

mathurine, ' / Charlotte.

Je vous baise les mains : c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

don Juan, bas, à Charlotte.

N'ai-je pas deviné ?

charlotte

A d'autres, je vous prie : c'est moi. vous dis-je.

MATHURINE

Vous vous moquez des gens ; c'est moi. encore un coup.

CHARLOTTE

Le v'ia qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE

Le v'ia qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE

Est-ce, monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser 2

don juan, bas, à Charlotte.

is vous raillez de moi.

46 JUAN

MATHURINL

Est-il vrai, monsieu, que vous lui avez donné parole d^âtre
son mari ?

don juan. tin*, à Malhurine,

Pouvez-vous avoir cette pensée ?

CHARLOTTE

Vous voyez qu'ai le soutient.

don juan, bas. à Cktrioêtc.

Laissez-la faire.

MATHURINE

Vous êtes témoin comme al rassure.

don juan, bas, à Mathw Laissez-la dire.

charlotte Non, non. ii faut savoir la vérité.

MATHURINE

11 est question de jugei

CHARLOTTE

Oui. Mathurine, je veux que monsieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE

Oui, Charlotte, je veux que monsieu vous rende un peu camuse.^.

CHARLOTTE

Monsieur, vuidez la querelle, s'il vous plait.

MATHURINE

Mettez-nous d'accord, monsieu.

ACTE II, SCENE V

CHARLOTTE, il MathUrhie.

Vous allez voir.

mathukine. à Chariottt Vous allez voir vous-même.

charlotte, à Don Juan.

Dites.

HATH URINE, à Don JIUh.

Parlez.

Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femme. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger l'un-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ?

Tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire : et les effets décident mieux que les paroles. Aussi, n'est-ce que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. [Bas, à Mathunne.) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (Bas, à Charlotte,) Laissez-la se flatter dans son imagination. [Bas\ à Mathurine.) Je vous adore. [Bas, à Charlotte. Je suis tout à vous. Bas, à Mathurine.) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. [Bas, à Charlotte." On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (Haut.) JV. un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCENE VI

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE

CHARLOTTE, à Mathurine.

Je suis celle qu'il aime, au moins.

Mathurine, à Charlotte.

< : c'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE, arrêtant Charlotte et Mathurine,

Ah: pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié

■ >tre innocence, et je ne puis souffrir

de vous voir courir à votre malheur.

Croyez-moi l'une et l'autre, ne vous amusez

point à tous les contes qu'on vous fait, et

demeurez dans votre village.

SCÈNE VII

don Juan, dans le fond du théâtre, à part.

Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... Apercevant Don Juan.) Cela est faux, et quiconque vous dira cela, vous lui devez ■ lire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est

ACTE II, SCÈNE VIII

point fourbe ; il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà, demandez-le plutôt à lui-même.

don .juan, regardant Sganarelle et le soupçonnant d'avoir parlé.

Oui!

» SGANARELLE

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses ; et je leur disais que. si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se garda bien de le croire, et ne manquaient pas de lui dire qu'il en aurait menti.

aiarelle !

\.\wrelle, à Charlotte et à Mathurine.

Oui, monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

Hon!

Ce sont des impertinents.

LA RAMÉE

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici clans un moment: je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse ; et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

JUAN, CHARLOTTE. MATHURINE SGANARELLE

don juan, à Charlotte et à Mathurine.

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

Comme la partie n'est pas égale, il faut
user de stratagème, et éluder adroitement
le malheur qui me cherche. Je veux que
irelle se revête de mes habits, et moi...

SGANARELLE

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à -'ire tué sous vos habits, et...

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, en habii de campagne; SGANARELLE, en médecin.

SGANARELLI

Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'était point du tout à propos, et ceci n'«U» cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrerr cet attirail ridicule.

SGANARELLE

Oui. C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pri^. et il m'en a coûté de l'argent pour L'avoir. Mais sovez-vous, monsieur, que cet habii me met déjà en considération, que je suisalué des gens que je rencontre, et qu^ l'on me vient consulter ainsi qu'un I homme?

aiment donc?

SGANARELLE

Cinq ou six paysans ou paysanne-

ACTE III, 8CENE

me voyant passer, me sont venus demai der mon avis sur différentes malaaiies.

Tu leur as répondu que tu n'y entends rien.

SGANARELLE

Moi? Point du tout. J'ai voulu sou; l'honneur de mon habit; j'ai raisonné le mal. et leur ai fait des ordonnances * chacun.

El quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE

Ma foi. monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure ; et ce serait une chose plaisante si les malades guérissaient, et qu'on me vint remercier.

Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'on a tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérissons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire de ces heureux succès: et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

SGANARELLE

Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine?"

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE

Quoi! vous ne croyez pas au saignée. ni à la saignée, ni au vin émétique ?

DON JUAN

ourquoi veux-tu que j'y croie?

NARELLE

Vous avez lame bien mécréante.. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin métique fait bruire ses fuseaux. Ses miacles ont converti les plus incrédules esriis: et il n'y a pas trois semaines que en ai vu, moi qui vous parle, un effet mereilleux.

DON JUAN .NARELLE

11 y avait un homme qui, depuis six ours, était à l'agonie ; on ne savait plus ue lui ordonner, et tous les remèdes ne lisaient rien; on s'avisa à la fin de lui onner de l'émétique.

Il réchappa, nest-ce pas?

SGANARELLE

∴ il mourut.

»t admira]

CAR ELLE

iment! il y avait six jours entiers

qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

DON JDAN

Tu as raison.

- VARELLE

Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet nabit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

Hé bien :

SGANARELLE (1)

Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel ?

Laissons cela.

(1) Variantes des scènes I, II, III, du 3- acte, adoptée» par la plupart des éditeurs :

Sgararelle. Je veux savoir vos pensées à fond et vous connaître un peu mieux que je ne fais. Ça, quand voulezvous mettre fin à vos débauches et mener la vie d'un honnête homme? — Dos Jcas lève la main pour lui donner un soufflet. Ah : maître sot, vous allez d'abord aux ■montrances! — Sgababuu, en se reculant. Morbleu! je uis bien sot, en effet, de vouloir m'amuser à raisonner avec vous : faites tout ce que vous voudrez ; il m'importe bien que vous vous perdiez ou non. et que... — Dos Jias. Taistoi. Songeons à notre affiire. Ne serions-nous point égarés? Appelle cet homme que voilà là-bas pour lui demander le chemin.

5S DON JL'AN

SGANARELLE

C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

Tout de même. Et au diable, s'il vouî plaît?

Oui. oui.

XARELLE

Aussi peu. Ne croyez- vous point à l'autre

Ah! ah! ah!

SGANARELLE

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et, dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous? eh!

La peste soit du fat!

SCÈNE 11. — Don Juan, Sganarelle, Francisque. — Sganarelle. Holà! ho! l'homme ! Ho! mon compé l'ami ! un petit mot, s'il vous plait. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville. — Frascisco.ce. Vous n'avez qu'à suivre celte route, messieurs, et détournez à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, lepuis quelque temps, il y a des voleurs ici au: .>. Je te suis bien obligé, mon ami, et je :: • tout mon cœur de ton bon avis.

SCENE 111. — Don Juan, Sganarelle. — - \h! monsieur, quel bruit! quel cliquetis! — Don Jcaii. rtjardant dans la forêt. Que vois-je là? Un homme ntaqué par trois autres ! la partie est trop inégale et je ne ub :«ouffrir cette lâcheté. (77 met Fépée à la nain et • ourt au lieu du combat.)

ACTE III, SCEN* i

SGANARELLE

Et voilà ce que je ne puis souffrir: car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire quelque chose dan^ Le monde. Qu'est-ce donc que vous croyez :

Ce que je crois?

SGANARELLE

Oui.

Je crois que deux et deux sont quatre. Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE

La belle croyance et les beaux articles de foi que voilai Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que. pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci ! et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris: mais, avec mon petit sens, mon •petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là. ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut : et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple; vous êtes là ; est-ce que vous vous êtes fait tout seul ;

st n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous taire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle Caçoa tout cela est agencé l'un dans l'autre? Ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là, et qui... Oh ! dame ! interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès et me laissez parler par belle malice.

fonds que ton raisonnement soit fini.

SGANARULLE

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense "cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner... \ll se laisse tomber en tournant.)

Bon! voilà ton raisonnement qui a L

-■us s (y:

SGANARELLI.

Morbleu', je suis bien sot de m'amuser à

SCÈNE II

DON JUAN. SGANARELLE, Ux PaUVM

SGAXARELLE

Holà : ho : l'homme ! oh : mon compère ho! l'ami! un petit mor. s'il vous plaît.

Enseignez-nous un peu le chemin qui o •. la ville.

LE PAUVRE

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt : mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que. depuis quelque remps, il y a des voleurs ici autour.

Je te suis obligé, mon ami, et je te rendsgrâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE

Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône?

Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE

Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toutes sortes de biens.

Eh ! prie le ciel qu'il te donne un habit, -ans te mettre en peine des affaires des

autres.

SGANARELLE

Vous ne connaissez pas monsieur, bon homme : il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

le pauvre

De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

LE PAUVRE

Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE

Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

ACTE III, SCENE II

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je n'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu tu

veuilles jurer.

LE PAUVRE

Ah ! monsieur! voudriez- vous que je commisse un tel péché?

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne si tu jures. Tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE

Monsieur...

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE

Va, va, jure un peu: il n'y a pas de mal.

Prends, le voilà; prends, te dis-je : mais jure donc.

LE PAUVRE

Non, monsieur; j'aime mieux mourir de faim.

Va. va, je te le donne pour l'amour de
l'humanité. [Regardant dans la forêt.] Mais
que vois-je là? un homme attaqué par trois
utres ! La partie est trop inégale, et je ne
dois pas souffrir cette lâcheté.

{Il met Vépée à la main el court au lieu du combat.)

SCENE IV

DON JI'AN. DON C \ I il <>-.-<■ \ N \ lîl.l. 1.1.

au fond du théâtre.

don carlos, remettant

On voit, par la fuite - <.leurs.de

quei s Souffrez, mon-

sieur, que je vous rende grâces d'une action si généreuse, et que...

Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait à ma place. Notre propre honneui est intéressé dans de pareilles avent : et Faction de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouve entre leurs mains?

DON CARLOS

: n'étais, par hasard, égaré d'un frère et de ious ceux de notre suite; et; comme Je cherchais à les rejoindre, j'ai fait rencontn de ces voleurs, qui, d'abord, ont tué mor. chevil, et qui, sans votre valeur, en auent fait autant de moi:

ACTE III, SCENE IV

Votre dessein était-il d'aller du la ville ?

DON CARLOS

Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisqu'enfm le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint, de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme maiheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

On a cet avantage qu'on fait courir ie même risque et passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne serait-ce point une indiscretion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

DON CARLOS

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret ; et, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire

H." AN

éclater notre vengeance et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, moi sieur, je ne feindrai point de vous direqu : l'offense que nous cherchons à venger esi une sœur séduite et enlevée d'un couvern. et que l'auteur de cetie offense est un Don Juan

Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours. et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avait pris le long de cetUî côte: mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

Le connaissez-vous, monsieur, ce Dor Juan dont vous -parlez?

DON CARLOS

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu. et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère : mais la renommée n'en dit pas for* e bien, et c'est un homme dont la vie...

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il es: un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

DON CARLOS

Pour l'amour de vous, monsieur, je dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie. que de me taire devant vous d'une personne que vous connaissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal ; mais, quelque ami que vous lui scwye/..

ACTE m

espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

DON' CARLOS

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DON CARLOS

Cet espoir est bien doux, monsieur.

cœurs offensés ; mais, après ce que je vous dois, ce me serait une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

JUAN

si attaché à Don Juan, qu'il saurait se battre que je ne me batte a mais enfin j'en répons comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse, et vous olfaction.

DON CARLOS

Que ma destinée est cruelle ! Faut-il que

JIAN

,j« *<m< doive la vif. el que D<>n toan

SCÈNE V !><»' M ©N«l . DON GARLOS, DON .M""\N

9&n Cnrhos ni h->n Juan.

fftes chevaux, el imèm veux un yen mar-
ner à pied. (Les tfpkïcétànl tous deux.) o •iel: - : (£m>\ : mon
n

voilà avec- notre ennemi mortel!

•iemi itio

nuit in moin mr lu gank

Oui. je suis £)ôti Juàì fee du

nombre ne m - à vouloir dé-

■ un.

Ah ! traître! il faut que tu périsses; et...

DON AL

El voulez-vous que cette considération

Vihj'èche noir lefl ffer-

vices que nous rend une main er >ont d'aucun mérite pour en-
gager i .une: et. s'il faul mesurer l'obi 2 l'injure, votre reco

ici ridicule ; et, coi infiniment plus préecieu* qpe ta

levoir rien pr<

île de la \ie aeur.

DON l

La differei re, qu'un

gentilhomme doit toujours l'un et l'autre;

tion n'efface point senti-

ment de l'injure: :

rende ici ce qu'il m'a quitte sur-le-cham que je lui

dois, par un délai de noue vengeance, et lui laisse la lin r. du-
ranl qu»'l-

ques fait.

do:

Mon, non, c'est ha __. un-.

que de la reculer, et 1'^

dre peul ne plus uqu>

l'offre ici, c'est à noue |

que l'honneur est i .;. oj>

ne doit point songer a garder au-

: et, si von. ivpugne/ c: pv.'icr votre i cette action. vous n'avez
çm/à

retirer, et laisser à ma main la gj sacrifice.

DON CALU.nr-

. mon frère...

DON AXONS]

îs discours sonl superflus: il

qui! mei

don ji;an

DON CARLOS

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frère:

ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSJE

: '. vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; et, loin d'être saisi à son î des mêmes transports que je sens.

I faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur?

DON CARLOS

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon

frère, demeurer redevable à mon ennemi, (t je lui ai une obligation dont il faut que je 'm'acquitte avant toutes choses. Notre

' ■ ance, pour être différée, n'en sei moins éclatante ; au contraire, elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE

O l'étrange faiblesse, et l'aveuglement

ACTE III, SCÈNE V

effroyable, de hasarder ainsi les inté son honneur pour la ridicule pensée dune obligation chimérique !

DON CARLOS

Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai re vous; et vous devez par là juger du . croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ci à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens

doux pour nous satisfaire : il en est de violents et de sanglants; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Don Juan. Songez a me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

•le n'ai rien exige de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS

Allons, mon frère, un moment de dou-

IjON ,U\N

ceur ne fait aucune injr, notre devoir.

SCÈNE VI

hùN .11 W S(. A.VMil i,li-:

Holà! hétl Sganarelle 1

gabelle, sortant de l'endroii «»// il ■ caché.

Plaît-il:

Dt)N JUAN

Comment! coquin, tu fuis quand on taque !

Pardonnez-moi. monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que. cet hahjt /est purgatif, et que c'est prends ne que

porter.

ite soif l'insolent! i ta poltronnerie «l'un voile plus hoh Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai s la vie?

ACTE III. SCENE VI

SGANARELLB

II Vous serait aisé do pacifier toutes eh<

Oui ; mais ma passion est usée pour Done Blvire? et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. .l'aime la liberi iînour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, .j'ai une petite naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon ca>uir est à toutes les belles; et c'est a elles à le prendre tour à tour, et à le garant tarit qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ^ës arbres ?

Vous ne le savez pas?

DON JL'AN

Non. vraiment.

SGANARELLE

Bon ! c'est le tombeau que le Commandeur • ai sait faire lorsque vous le tuâtes.

Ah ! tu as raison. Je ne savais pas que

fêtait de cecôté-ci qu'ilétait. Toutle monde

m'a dit des merveilles de cet ouvrage,
1 bien que de la Statue du Comman-
et j'ai envie de l'aller voir !

SGANARELLE

Monsieur, n'allez point là.

moi?

DON JI'AN

SGANARELLE

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

DOX JUAN

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le 'ombeau s'ouvre, et Von voit la Statue du Commandeur.)

SGANARELLE

Ah î que cela est beau ! Les belles statues: le beau marbre! les beaux piliers i Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites- vous, monsieur?

DOX JUAN

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé

durant sa vie d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE

Voici la Statue du Commandeur.

Parbleu, le voilà bon, avec son habit d'emp romain :

SGANARELLE

Ma foi. monsieur, voilà qui est bien fait. 11 semble qu'il est en vie. et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me

ACTE III, SULNE VI

feraient peur si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

11 aurait tort, et ce serait mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE

Vous moquez-vous? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE

Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... (.4 part.) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (Haut.) Seigneur Commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. {La Statue baisse la tête.) Ah !

Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parier ?

sganarelle, baissant la tête comme la Statue,

La Statue...

DON JUAN

Hé bien : que veux-tu dire,

SGANARELLE

Je vous dis que la Statue...

LLE

Elle m'a fait signe, vous dis-je ; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler? Lui vous-nvme .y. Peut-être...

Don Juan as, maraud, vient veux se faire

faire toucher au poltronnerie,

prends garde. Le Seigneur Commandeur voudrait-il venir souper avec moi? ((4g Statue baisse encore la ;

SGAXARELLi:

Je ne voudrais pas en tenir dix pialoies l'Ai bien : monsieur?

DON .Tt'\N

Allons, sortons d'ici.

INARELLÊ

\ oilà de mes esprits forts, qui ; rien croiv

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, SGAN AUKLLF., RAGOTIN don juax, à SganareUe.

Quoi qu'il en soit, laissons cela. C'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

N'ARELLE

Hé ! monsieur, ne cherchez point l'ontir ce que nous avons vu des yeux que vr.ilà. il ft'iet rien de plus véritable que ce Sigflë de tête; et je ne doute point que le Ciel, scandalisé de Votre vie. n'ait produit ce miracle pouf vous convaincre, et pour - retirer de...

Ecoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottises moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien?

Fort bien, monsieur, le mieux du monde.

"Vous vous expliquez clairement ; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours : vous dites les choses avec une netteté admirable.

Allons, qu'on me fasse souper le pli; que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

LA VIOLETTE

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis : mais il ne veut pas le croire, et s'est là-dedans pour attendre.

SOANARELLE

Qu'il attende tant qu'il voudra.

N n, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire

:exe m

celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

SCÈNE III

monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux du mal à mes gens de ne vous pas faire entrer tout d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fit parler à personne ; mais ce; ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

If. DIMANCHE

Monsieur, je vous suis fort obligé.

don juan, parlant à la Violette et à Ragoti.:,,

Parbleu! coquins, je vous apprend laisser M. Dimanche dans une antichamb::?, et je vous ferai connaître les gens!

Monsieur, cela nest rien.

dun juan, à Af. Dimanche.

Comment! vous dire que je n"y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis !

M. DIMANCHE

Monsieur, .ie suis votre serviteur. J'étais venu...

Allons, vit*, un siège pour M. Dima1.

M. DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

Pokit. point, je veux que vous soyez :re moi.

M. DIMANCHE

n'e**t poi&t nécessaire.

.u;an Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

Non. non, je sais ce que je vous dois ; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE

Monsieur...

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE

H n'est pas besoin, monsieur, et jqu'un mot à vous dire. J'étais

M.-ttez-vous là, vous dis-je.

M. ItfHASfiHE

ur, je *ujfl hum...

Non, je ne vous vous

_s assis.

M. DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vou.» yo

^arbleu! monsJE#f JPim.anche. vous vous • z Lien :

M. i>IMA*O»fc *

oui, monsieur, pour vous rend:

Je suis venu...

DON ,'

Vous avez un fonds de santé admjraj>te.des lèvres fraîches, un
t^eint vermeil, et ies vifs.

Je voudrais bien...

DON

Gomme fr :< iuadattu- DÀman*^.

votre épo:

M. DIMANCHE

Fort bieu. monsieur. Dieu merci,

C'est une brave femme.

M. DJ MANCHt:

EJie est vu' r. Je

venais...

'âo *■ DON JUAN

Kt votre petite fille Claudine, comment se port e-T -elle?

M. DIMANCHE

Le mieux du monde.'

L jolie petite fille que c'est ! Je l'aime di tout mon cu'ur.

• Test trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vou...,

Et Le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE

i jours de même, monsieur. Je...

Et votre petit chien. Brusquet. gronde-t-il

ours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez

M. DIMANCHE

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

E III

M. DIMANCHE

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obliges. Je...

don juan, lui tendant la ni'ùn.

Touchez donc là, monsieur Dimanche, s-vous bien de mes amis?

Monsieur, je suis votre serviteur.

Parbleu: je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

U n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour

Lt cela est sans intérêt, je vous prie de le sroirè.

M. DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément; mais, monsieur...

Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. DIMANCHE

Non, monsieur, il faut que je m'en rené tout à l'heure. Je...

DON .u

vite mi îlciinbc-.iit pour conduire Dimanche, et que quatre ou.
cin

-ens prennent des mou- pour

M. DI.MASC

Monsieur, il n'est pas nécessaire, m'en irai bien tout mo-u1.
Mai-...

(Sgcih fin il : ùi -ni.

pOX .JUAN

Cymmqt! je ve.ux qu'op v< Je m'intéresse trop à votre per-
sonne. Je suis votre serviteur, et. de plus. votpw débiteur.

Ali : monsieur!...

C'est une chose que .je ne tache pas. et je le dis à tout le
monde.

M. DIMANCHE

Voulez-vous que je vous recond

M. DIMANCHE

Ah ! monsieur, vo

sieur...

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une
fois dïnv persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au
monde que je ne fi<5So p^ur votr vice. [Il sorQ

N'A BELLE

Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous: et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. DIMANCHE

Je le crois: mais. Sganarelle. je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE

Oh : ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

Mais vous. Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE

Fi : ne parlez pas de cela.

g4 DON JUAM

If. DIMANCHE

nment! Je...

SGANARELLE

Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. WMANCHH

Oui. Mai*...

SGANARELLE

Allons, monsieur Dimanche, je vais
éclairer.

M. DIMANCHE

Mais, mon argent.

sganarelle. prenant M. Dimanche par le bras. is moquez-
vous?

M. DIMANCHE

Je veux...

sganarelle. le tirant.

Hé:

M. DIMANCHE

J'entends...

sganarelle, le poussant vers la porte.

Bagatelles !

M. DIMANCHE

Mais...

sganarelle, le poussant encore.

Fi:

M. DIMANCHE

SCÈNE VI

DON LOUIS

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément* de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement Fun Fautre ; si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses 'qu'ii nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des trans-

DOH JUAS

Aorts incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de ente vie même dont je

lis qu'il devait être la .joie et la corisolatibn. De quel œil, à votre avis, pensezvous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, a peine, aux yeux du

mono cir le mauvais visage; cette

suit*1 continuelle de méchantes alt'aires. qui nous réduisent à toute heure à lasser les bont< is ■ qui 9nt épuisé au-

près de lui le mérite de mes services et le crédit de me* ami- l q.'olle basBeWse est la vôtre: Ne rougissez- vous point de mériter si peu votre naissance? Etes-vous moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait da&s le monde pour être gentilhomme ?

Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un

noble, lorsque nous vivons en infâmes?

"naissance n'est rien o

>ns pferi à

lies qu'autant que

leur ressembler ; et

eet '-clat de lei ; fils répandent

sur nous, nous imposé un engagement de

leur taire le même Honneur, de sui\ :

fils nous tracent, et «.le ne poil.

leur verdi, si nous voulons tés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous '-tes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illu^:-

donne aucun avantage: au contraire, 'éclat n'en rejaillit sur vôi

■ nneur, et leur gloire est un flam qui éclaire aux yeux d'un chacun la 1 de vos actions. Apprenez enfin qu'un tilhomme qui vit mal est un monstre

la nature ; que la y le premier titre

de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on si\$rué qu'aux aetjoph qu'ûç fait et que je ferais J^us d'état du fils d'un cxô, cheteur, qui serait honnête nomme, que du rnirnrûn monarque, qui vivrait çon^e vous.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

don loi -

' . inrn»leiiL, je neveux point m u>ni parlée ; je vois bien qu*

toutes me* paroles ne font rien sur io# âme ; mais sa, ehe, fils indigne, que la tendresse paUmell- est poussée à b-out partes actions: q rai. plus tôt que tune

penses, mettre une borne à tes uèrègteraeftls, prévenir sur toi le ^courrûois <£u .-.iei. et laver, par ta punition. Tmiaxfl^r^f t'avoir fait naître.

SCÈNC VU

don juan, adressant encore la parole à son père quoiqu'il soit sorti.

He ' . mourez le plus tôt que vous pour rez, c'est le mieux que vous puissiikz f\$nv 11 faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant . qu* lewre 013.

Il se met dans un fyufauU.

DON JUAH

SGANARELLE

Ah ! monsieur, vous avez tort!

don juan, se levant.

J'ai tort!

sganarelle, tremblant.

Monsieur...

J'ai tort!

sganarelle

Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on iamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience, et, si j'avais été en votre place, ie l'aurais envoyé promener. [Bas, a part.) O complaisance maudite 1 à quoi me ré-tu !

Me fera-t-on souper bientôt?

SCÈNE IX

DONE EL VIRE, voilée : DON JUAN SGANARELLE

DONE ELVIRE

> -oyez point surpris. Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bie:: changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'es: plus cette Done Elvire qui faisait des vœux contre

vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens. une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

9U DON JLA.N

uox juan, ha<. â ëjfanai Tu pleures, je pens

<e, W.MIRI.LK

Pardonnez-moi.

DONE ELVIIÆ

-tee parfcii» --i i<mv amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui. Don Juan, je sais fco <ments de

votre vie; ici. qui 'ma touche

le cœur et l'ait jeter Les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et vous «Jire <ie sa part que rtts otfeïis (!«■ sa c« .

Bot Mir v.-iis. qu'il ësi en v . vite/-

par un brômj)1 repentit*; et que, petit-

drë un jotir â vous pouvoir - is les malheurs. Poil? moi, je : lus à vous àcnément du monde. Je suis Sâu ciel, flë toutes mes folles

lem:j - >ez de vie pour pouvoir ex-

pier t'a Toute que j'ai faite, et m une austère pénitence, le pardon de i a ^lemeTrt^ôTT m'ont pion, d'une passion condamnable. M cette retraite, j'aurais une douleur exl qu'une personne que j'ai cnérté tendre] devint un exemple funes ciel; et ce me sera une j..i

Lr nous porter à détourné? de <)■ votre l'épouvantable coup qui

menace. De grâce, Don Juan, accorde

pour dernière faveur, cette douce consolation; ne me refusez pas votre salut, que je vous demande avec larmes : et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyezle au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voi des supplices éternel-.

SCANARELI.F. '/ /fifl.

| !V!V IVMIllie !

■ r. F.LYini.

vous ai aime avec une tend trême ; rien au monde ne ma été si cher que vous: j'ai oublié mon devoir pour vous. j ai fait toutes choses pour vous : et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie. et de prévenir votre perte. Saùvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, nu pour l'amour de moi. Encore une fois. Don Juan, je vous le demande avec larmes; et, si ce n'est des larmes dune personne que vous aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable d,e vous toucher.

narei.lc a part, regardant ppn Juin.

■ur de tigre !

do ni: elvirj:

Je m'en vais après ce discours: ei voilà tout ce que j'avais à vous dire.

Madame.il est trop tard, demeurez ici; •us y logera le mieux qu'on pourra.

DONE ELVIRE

Non. Don Juan, ne me retenez pas davantage.

Madame, vous me ferez plaisir de demeu- • vous assure.

DONE ELVIRE

Non. vous dis-je, ne perdons po:.

temps en discours superflus. Laissez-moi ite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à prode mon avis.

JUAN

Sais-tu bien que j'ai encore ^enti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément clans cette nouveauté bi- . et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint !

SGANARELLE

si -à-dire que ses paroles n'ont fa fifet sur vous?

uper.

SGANARELLE

. t bien.

RAGOT IN

don juan. se mettant à table.

marelle, il faut songer à s'amender, tant.

SGANARELLE

Oui-dà.

.. ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE

Oh!

en dis-tu ■?

SGANARELLE

Rien. Voilà le souper.

{Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

II me semble que m as la joue enflée ; [ue c'est? Parle-donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE

Rien.

Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion

qui lui est tombée sur la joue. Vite lancette pour perci- Le pauvre

ne n'en peut plus, et cet abcès le pou étouffer. Attends ; voyez comme il était mûr!

Ah : coquin que vous

NARELLE

Ma foi, monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avait point B»is trop

trop de poivre.

DQX JUAN

Allons, mets-toi là. e.1 mange. J'ai affaire

de toi, quand j'aurai soupe. Tu as faim, ce que je vois.

- Inarelle, se mit faut q tnhic.

Je le crois bien, monsieur: je n'ai i mang'é depuis ce matin. Tâtez de cela ; voilà qui est le meilleur du monde. . i /;■ gotin, un i. à mesure qtn S l quel-

que chose sur son assiette, la lui <</<■ dè\$ qvu ii , Ue tourne la tête.) Moi : mon

assiette ! Tout doux, s'il von Vertu-

bleu: petit compère, que vous êtes habile a donner des assiettes nettes : Bt vous, petit 'leite. que vous savez présenter ; • boire à proj [Pendant que la Violette donne à l>

narelle, Ragolin ôU em ore son a

DQM JI.W

<jui peut frapper ..

oui. diable, nous vient troubler

ACTE IV

Je veux souper en repos, au moi; ju'on ne Laisse entrer personne.

\ NARELLE

Laissez-moi faire, je m'y ou vais moirneme.

don juan, voyant revenir Sgmareëe > :'

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il'

ki-:llk, baissant 'a t&e eortmèt UiSiatue.

Le... qui <>st là.

Allons voir, et montrons que rien ne me -aurait ébraiileT.

SGANARELLE

\h : pauvre Sganafèlle î où te cacher

SCÈNE XI

DON JUAN, La Statue du Commandeur, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

don jua.n, à ses gens. Une chaire et un couvert. Vite donc⁷.

Don Juan et i<< Statue se mettent à A Sgana

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE

Monsieur, je n'ai plus faim.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur ! Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

kKARELLE

nsieur, je n'ai pas soif.

Bois, et chante ta chanson pour réfi le Commandeur.

SGANARLLLh

Je suis enrhumé, monsieur.

Il n'importe. [A ses gens. Allons, vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurezvous le courage?

Oui, j'irai, accompagné du seul ^_ relle.

N'ARELr.E

Je vous rends grâces, il est demain j pour moi.

Prends ce flambeau.

LA STAT

On n'a pas besoin de lue.

est conduit par le ciel.

FIN DU QUATRIÈME ACTr

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une Campagne.

DON' LOUIS

Quoi 'mon fils, serait-il possible q bonté du ciel eût exaucé mes vœux.

que vous me dites est-il bien vrai ? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puisje prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle eonvers

Oui, vous me voyez revenu de toutes erreurs: je ne suis plus le même d'hier su soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait e' moi un changement qui va surprendra ■ tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux: et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été. etles désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et

m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes, et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain chai -

98 DON JL'AN

fement de vie, réparer par là le scandale e mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler ; et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide i qui je puisse

marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

DON LOUIS

\h ! mon fils, que la tendresse d'un est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir ! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie: tous mes vœux sont satisfaits, et jh n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon iils. et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi. j'en vais, tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné inspirer.

.N.UCELLE

Ah ! monsieur, que j'ai de joie de *oir converti ! Il y a longtemps que j'atten-

ACTE V, SCENE II

dais cela; et voilà, grâce au ciel, tous mes souhaits accomplis.

La peste le benêt :

SGANARELL₁:

Comment, le benêt ?

Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE

Quoi! ce n'est pas... Vous ne... Votre... (A part.) O quel homme ! quel homme ! quel homme !

Non, non. je ne suis point changé, et rue^ sentiments sont toujours les mêmes.

N'ARELLE

Vous ne vous rendez pas à la su nante merveille de cette Statue mouvante et parlante₁?

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas : mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et, si j'ai dit que je voulais corrigei ma conduite, et me jeter dans un train de vie

exemplaire, c'est un dessein que j'a.' formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire Ofl J<* vëuv

me contraindre, pour menacer un père dont j'ai besoin, et me mettre a couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, .Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE

Quoi! toujours libertin et débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien :

Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde :

SGANARELLE. (' paH.

Ah quel homme! quel homme!

11 n'y a plus de honte maintenant cela : 'hypocrisie est un vice à la mode, et tous "es vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur des personnages qu'on puisse ;<»uer. Aujourd'hui, la profession dhypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer 1. ment ; mais l'hypocrisie est un vice priviqui. de sa main, ferme la bouche à

ACTE V, SCÈNE II

tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de gitt maces, une société étroite avec tous les

•lu parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras ; et ceux que l'on sait

e agir de bonne loi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres ; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé ad:

ment les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde' On a beau savoir leurs intrigues, et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens : et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes, mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers^W contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai ja-

mais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel; et,

DON JL AN

sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et thaîner contre eux des zélés indiscrets, qui. sans connaissance de ca

mt en public contre eux, qui les bleront d'injures, et les damneront 1; ment de leur autorité privée. C'est qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s accommode aux

m siècle.

MARELLE

O ciel!qu'entends-je ici? Il ne vous maliquait plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dei i ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi. assommez-moi de coups, tuez-' moi si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle, j«' vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin el] brise; et, comme dit fort bien cet ai que je ne connais pas, l'homme est, en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche: la branche est attachée a l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons pré< bons préceptes valent mieux que les belles paroles: les belles paroles se trouvent à la cour : à la cour se trouvent les courtisans ; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie : la fantaisie est une faculté de l'âme; l'âme est ce qui

nous donne la vie; la vie finit par 1 mort nous î;iii penser au ciel;
au-dessus de la terre; la terre n'est la mer; la mer est sujette aux
01 orages tourmentent les vaisseaux: Le*

ACTE V, SOÈtfe Jli

seaux ont besoin d'un bon pilote : un bon pilote a de la prudence
; la prudence n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens
doivent obéissance aux vieux: les vieux aiment les richesses; les
richesses font les riches ; les riches ne sont pas pauvres : les
pauvres ont de la nécessité; la né< :■• n'a pas de loi: qui n'a pas
de loi vit eu bête brute: et. par conséquent, vous serez dnmné i
Tous les diables.

DON JDAN

le beau raisonnement!

SGANARELLE

\près cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE I

DON CARLOS

Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous
parler ici, plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolu-
tions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en

votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom itre femme.

DON juan. d'un ton hypocrii

Hélas! je voudrais bien de tout mon en -ur vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais le ciel s'y oppose directement : il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie. et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanité-, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglementacriminels où m'a porté le feu dune aveugle jeunesse.

DON CARLOS

Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis, et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

is! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris : elle a résolu sa retraite, et nous avons été chés tous deux en même temps.

DON CARLOS

- retraite ne peut nous satisfaire, vant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille : et notre honneur demande qu'elle vive avec

Je vous assure que cela ne se peut avais, pour moi, toutes les envies du monde: et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela : mais.

ACTE V, SCÈNE III

lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferais point mon salut.

DON CARLOS

Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

J'obéis à la voix du ciel.

DON CARLOS

«juoi ! vous voulez que je me paye d'un semblable discours?

C'est le ciel qui le veut ainsi.

DON CARLOS

vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent pour la laisser ensuite I

Le ciel l'ordonne de la sorte.

DON CARLOS

Nous souffrirons cette tache en notre famille ?

Prenez-vous-en au ciel.

DON CARLOS

Eh quoi! toujours le ciel!

DON

DON

Le ciel le souhaite comme cela.

DON CAI

iffit, Don Juan, je vous entendn'est pas ici que je veux vous
prend/ le lieu ne le souffre pas: mais, avant qu'il soit peu. je sau-
rai vous trouver.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque
point de coeur, et que je sais me servir de mon épée quand il le
faut. Je m'en vais passer tout à l'heurt, dans cette petite rue écar-
tée qui i au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce
n'est point moi qui me veux battre: le ciel m'en défend la pe: et, si
vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

DON CATILO-

Nous verrons, de vrai, nous verrous.

SCENE V

DON JUAN, SGANAUELLE: Un Spectre, en femme voilée.

sganarelle, apercevunt le Spectre.

Ah ! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

le spectre

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel ; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

NARELLE

Entendez -vous, monsieur?

Qui ose tenir ces paroles? Je crois cone cette voix.

SGANARELLE

Ah! monsieur, c'est un Sp[^]cjre[^]je le reconnais au marcher.

Spectre, Fantôme ou Diable, je veux voir ce que c'est.

C Spectre change de figure, et représente le Temps, avec sa faux à ta main.)

SGANARELLE

O ciel ! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure ?

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur : et je veux épro\ivrr. avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

U Spectre s'envole, dans le terni Don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE

Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez- vous vite dans le repentir.

Non. non. il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

ACTE V, SCÈNE VU

LA STATUE

Donnez-moi la main.

La voilà.

LA STATUE

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du ciel que Ton renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

O ciel! que sens-je? Un feu invisible me

brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps

devient un brasier ardent. Ah !

{Le tonnerre tombe, avec un grand bruit etd>>

grands éclairs, sur Don Juan. La terre

s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feua

de Vendroit où il est tombé.)

eyi SCÈNE VI» (1 '

SGANARELLE, SCIII.

Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi

(1) Variante : « Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, fille» séduites, familles déshonorées, parents outragés, femme* mises à mal, mari3 poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! me» 'gages! mes gages! >•

110 H JTJAH

seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable •bâtiment du monde.

PERSONNAGES

LA GRANGE, i

ROISY, ! —■»-«*** GORGIBUS, bon bourgeois.

MADELON, tille de Gorgibus, précieuse ridicule. GATHOS, nièce de Gorgibus, précieuse ridicule. MAROTTE, servante des précieuses ridicules. ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.

: luis de MASCARILLE, valet de La Grange, mte de JODELET, valet de Du Croisy.

LUCILE, voisine de Gorgibus.

ÉLIMENE, voisine de Gorgibus.

bit* Pomma m chaises.

Violws.

U ictfiC est à Parii, dus la nuitot it GorffUrai.

SCENE PREMIERE LA GRANGE, DU CROISY

DU CROISY

^eigneur La Grange.

LA GRANGE

Quoi?

DU CROISY

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE

Hé bien?

DU CROISY

Que dites-vous de notre visite? En êtesvous fort satisfait?

LA GRANGE

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

^> DU CROISY

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GH \N".i

Pour moi, j foue que j'ensuis

tout scandalise'. A-t-<>n jamais vu, dites moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre u Boas taire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entn elles, tant bailler, tant se frotter Les yeux, et demander tant de fois : ouelle heur-' il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire .' Et n< m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faii qu'elles ont fait?

DU Cf.

Il me semble que vous prenez la chose

■ur.

LA GRANGE

ute, je l'y prends, et de telle façon

que je me veux venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris: il andu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse

et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde

SCÈNE II US

DU CROISY

Et comment encore ?

LA GRANGE

J'ai un certain valet, nommé MascariLle, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car M n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY

Hé bien : qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

GORGIBUS, DU CROISY. LA GRANGE

GORGIBUS

Hé bien! vous avez vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous! pouvons vous dire, c'est que nous

LES PRÉCIEUSES RIDICU

vous rendons grâce de la faveur que nous avez faite, et demeurons humbles serviteurs.

DU CROISY

Vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS. seul.

Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement'? Il faut savoir un peu ce que .. Holà!

SCEN E IV

GORGIBUS

Ces pendardes-là. avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et

mille autres brimborions que je ne connais point. Elle^s1 oTit"
trsér-depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de co-
chons, pour le moins ; et quatre valets vivraient tous les jours des
pieds de moutons qu'elles emploient.

SCÈNE V MADELON, CATHOS, GORGIBUS

GORGIBUS

Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour
vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous ave/ fait à
ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur. Vous
avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que
je voulais vous donner pour maris?

MADELON

Et quelle estime, mon père. voulez-vous> que nous fassions du
procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS

Le moyen, mon oncle, qu'une fille ur.

peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS

Kt qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON

La belle galanterie que la leur! Quoi!

débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS

Et par où veux-tu donc au'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MADELON

'Ah! mon père, ce que vous dites là est vii dernier bourgeois. Cela méfait honte de vous ouïr parler de la sorte : et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. ,1e te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

MADKLOX

Mon Dieu! que, si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini ! La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait M an dan e. et quWronce de plain-pied fût marié à Clélie !

MAD

Mon père, voilà ma cousine qui tous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche son dans les •-. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publicii : il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de "•■. eur et mélancolique. Il eache im temps sa passion à l'objet aimé, pendant lui rend plusieurs visites, où ne manque jamais de mettre sur le une question galante qui exerce les esprit* Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairedans une allée de quelque jardin, tan dis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre "ce. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des p les jalousies connues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme

oses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir 'de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GoRGIBU5

Quel diable de jargon entends-je ici? bien du haut style.

CATHOS

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie : Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux. Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tuut unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans ; mon Dieu ! quels amants sont-ce là ! Quelle frugalité d'ajus tement, et quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pa-. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont point de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS

Je pense quelles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADELOX

Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS

Comment, ces noms étranges ! Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

MADOLON

Mon Dieu: que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte, que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS

Ecoutez ; il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et vos marraines. Et pour

ces messieurs dont il est question, je nais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous dispà les recevoir pour maris. Je me lasse d« vous avoir sur les bras; et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je

• lire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de her

contre un homme vraiment nu?

rirez que nous pn : peu ha-

leine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

part.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. {Haut.) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux maître absolu ; étr-^oui Uancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, <»u, m.j foi, vous serez religieuses ; j'en fais ui lent.

HOS, MADELON, MAROTTE

MAROTTE

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON

Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : voilà un nécessaire qui

JBS I REÇU - - i'LES

demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE

Dame! je n'entends point le latin : et je a ai pas appris, comme vous, la filofiedans le grand Cyre.

MA DELON

L*impertinente ! Le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MA DELON

Ah! ma chère, un marquis! un marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

CATHIOS

Assurément, ma chère.

MADELON

11 faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre .ci dedans le conseiller des grâces.

MAROTTE

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS

portez-nous le miroir, ignorante que

SCÈNE VIII

MASCARILLE, Deux Porteurs

MASCARILLE

Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, la. là. Je pense que ces malfaiteurs-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR

Dame ! c'est que la porte est étroite. 'avez voulu aussi que nous soyons ei jusqu'ici,

MASCARILLE

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

SECOND PORTEUR

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE

Hé!

SECOND PORTEUR

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

- PRECIEUSES RIDICUL

mascaimlle. lui donnant un soufflet.

comment, coquin! demander de l'argent a une personne de ma qualité!

SECOND PORTEUR

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens? et votre qualité nous donne-t-elle ■ ■ dîner?

MASCARILLC

Ah! ah! je vous apprendrai à vous connaître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi:

premier porteur, prenant un des bat.' de sa chaise.

Çà, payez-nous viteement.

MASCARILLC

Quoi?

PREMIER PORTEUR

Je dis que je veux avoir de l'argent tou'. à l'heure.

MASCARILLF.

I! 861 raisonnable celui-là.

PREMIER PORTEUR

Vite donc.

MASCARILLE

Oui-dà! tu parles comme il faut, mais l'autre est un coquin qui ne sait < qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

PREMIER PORTEUR

Non, je ne suis pas content :

donne un soufilei à mon camaï (Levant son bâton.

SCÈNE X

MADELON. GATHOS, MASCARILLE, ALMAXZOR

mascarille, après avoir salué.

-James, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELOX

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas put nos terrés que vous devez chasser.

CATHOS

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Ah! je m'inscris en faux contri rôles. La renommée accuse juste errant ce que vous valez: et vous allez faire, pic. repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

M A DELON

Votre complaisance pousse un peu avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS

M ■! chère, il faudrait faire donner des sièges.

MA DELON

Holà! Almanzor.

ALMANZOR

Madame?

MA DELON

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

(Almanzor sort.)

CATHOS

Que craignez-vous?

Quelque vol de mon cœur, quelque as-

sassinat de ma franchise. Je vois fci yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à Maure- Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardés meurtrières ! Ah ! par ma foi, je m'en défie et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feron point de mal.

MA DELON

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS

Je vois bien que c'est un Amilcar.

MADELON

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur pnidhomie^-

CATHOS

Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ceJaule-jjiL qui vous tend lesbras~îTy^ar un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

mascarille, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.

Hé bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

M A DELON

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

mas<:arille

Pour moi, je tiens que. hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

-t une vérité incontestable.

MASCARILLE

Il y fait un peu crotté; mais nous avons îa chaise.

MA

Il est vrai cpie la chaise est un retranchement merveilleux contre les insuli Ja boue et du mauvais temps.

MASCARILLE

Vous recevez beaucoup de visites?

bol esprit est des vôtres?

MADOLON

Héias ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'îre, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces cho>

CATMOS

Et certains autres qu'on nous a noir aussi pour être les arbitres souverainbelles choses.

MASCARILLE

C'est moi qui ferai votre affaire m

que personne: ils me rendent tous visite: et je puis dire que je ne m[^] lève j.v sans une demi-dou

MAI

Hé: u. on Dieu! ii' us vous serons ob': de la •• obligation, si v

s cetie m m: t;e ; srvoir

ce de tous ces mes

n veut être «lu beau monde Ce sont

[ui donnent le branle à la réputation

l*aris; et vous savez qu'il y en a tel

il ne faut que la seule fréquent vous donner bruit de connaissanceuse.

d il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen

s visites spirituelles, on est instruit

nt choses qu'il faut sav

ei qui sont de l'essence du bel esprit.

pprend par là chaque jour 1 nouvelles galantes, les jolis com-
mèreprose ou de vers. On sait à point non un tel a composé la
plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des pa-
roles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal _sur une jouis-
sance; celui là a TrinposT^cTes stances sur une infidélité ; iiew
un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont
elle lui "a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel
auteur a fait un tel

m : celui-là en est à la troisième partie de son roman; cet autre
met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir
dans les compagnies : et, si l'on ignore ces choses, je ne donne-
rais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le Ridicule, qu'une
personne se pique desprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit
ain oui sp fait chaque jour ; et, pour

132 les PRECIEUSES Rimer:

moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vînt à
me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que ;;e
n'aurais pas vu.

MASCARILLE

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce
qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine ; je veux établir
chez vous une académie de beaux esprits: et je vous promets qu'il
ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par

cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADOLON

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes^

MASCARILLE

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

SCENE X

MADOLON

Les madrigaux sont agréables, quand ils ■sont bien tournés.

MASCARILLE

C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADOLON

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persécutent.

MADOLON

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

MASCARILLE

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sûr les impromptus.

CATHOS

L'impromptu est justement la pierre de touchet l'eypril.

MASCARILLE

Écoutez donc.

MADOLON

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

3CABILLE

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde : Tandis que, sans sor.^r h
ma!, je vous regarde, œil en tapinois me dérobe mon coeur.

ir! au voleur*, au voleur! au voleur!

CATHOS

Ah : mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

"MASCARILLE

Tout ce que .je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le
pédant.

MADELuX

Il en est éloigDé de plus de deux mille lieues.

3*ASCA.RILLE

Avcz-vous remarqué ce commencement oh! oh! Voilà qui est
extraordinaire, oh! oh! comme un homme qui s'avise tout d'un
coup, ahl §k! La surprise, oh! oh!

MA DELON

Oui. je trouve ce oh! oh! admirable.

MASCARILLE

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS

Ah ! mon Dieu : que dites-vous-là? Ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent paver

MADELOX

Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce oh! oh! qu'un poème épique.

MASCARILLK

Tudieu ! vous avez le goût bon.

MADOLON

Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE

Mais n'admirez-vous pas aussi je n'y prenais pas garde ? je n'y prenais pas garde, je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle, je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans sonner à mal, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, je nous renarde, c'est-à dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, votre œil en tapinois... Que vous semble de ce mot tapinois ? n'estil pas bien choisi?

CATHOS

Tout à fait bien.

MA.SCARIILJE

Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vient de prendre une souris... Tapinois.

MAÛELOX

Il ne se peut rien de mieux,

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit.

Au voleur! au voleur ! au voleur ! au voleur!

Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après
un voleur pour le faire arrêter?

Au voleur ! au voleur ! au voleur !. au voleur !

MADOLON

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE

je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE

Moi? point du tout.

CATHOS

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADOLON

Assurément, ma chère.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût. Hem, hem, la, la, la, la, la. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(Il chanter

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde, etc. CATHOS

Ah! que. voilà un air qui est passionné!. Est-ce qu'on n'en meurt point?

SCENE X

MADOLON

Il y a de la chromatique jà-dedans.

MASCARILLE

Ne trouvez- vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? Au voleur! au voleur! Et puis comme si l'on criait bien fort, au, au, au, au voleur! Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, au xo- ■'<:ur!

MADOLON

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Tout ce que je fais me vient naturellement; c'est sans étude.

MADÉLON

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté. /

MASCARILLE

A quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

CATHOS

A rien du tout.

MADÉLON

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MA se A ri;

Je m'offre à vous mener un de ces jours à la comédie, si vous vouiez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MA DELON

Cela n'as* pas de relus.

MASCABILLE

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là: car je me suis enga:- i valoir la pièce, et l'au-

teur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres de cette condition, les auteurs viennent lire

leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation: et je vous laisse à penser si. quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire: Pour moi. j'y suis fort exact; et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau ! » devant que les chandelles soient allumées.

MA DELON

Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris: il s'y passe cent cl: tous les jours qu'on Ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

GATHOS

C'est assez; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre

ie x 139

nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE

Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MA DELON

Hé ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS

Hé! à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE

Belle demande ! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne nous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS ft

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE

vous semble de ma petite oie ? La trouvez- vous congruente a l'habit?

CATHOS

Tout à fait.

MASCARILLE

Le ruban en est bien choisi ?

MA DELON

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur.

MASCARILLE

Que dites-vous de mes canons?

MADELON

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE

Attachez un peu sur ces gants la réflexioQ de votre odorat.

MADELON

Ils sentent terriblement bon.

CATHIOS

Je n'ai jamais respiré une udeur mieux conditionnée.

SCÈNE X

MASCARILLK

Et celle-là?

{Il donne à sentir les cheveux poudras </ c sa perruque.)

MA DELON

Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE

Vous ne me dites rien de mes plumes \ Comment les trouvez-vous ?

CATHOS

Effroyablement belles.

MASCARILLK

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON

Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

mascarille, s' écriant brusquement. ,

Ahi ! ahi ! ahi ! doucement. Dieu me damne', mesdames : c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé : cela n'est pas honnête.

CATHOS

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

- :S IiïDICT/LES

Quoi 1 toutes deux contre mon cœur en temps ! M'ai taq œer à droite et à gauche ? Ah . c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS

11 faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON

11 a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCAMLLE

Comment diable : il est écorché dep..

jusqu'aux pieds.

**CATHOS, MADELON, MASCARILLE,
JODELET, MAROTTE, ALMANZOR**

A_h : vicomte !

JODELET

Ah ! marquis !

[Ils s'embrassent l'un l'autre.]

MASCARILLE

Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

madelon, à Cathos.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci ; sur ma parole, il est digne d'être connu de vous

JODELET

Il est juste de venir vous rendre: qu* on vous doit : et vos attraits exigent leurs droits, seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

SCÈNE XII 145

MADELON

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

madelon, à Almanzor.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET

Ce sont fruits des veilles de la cour, et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET

Vous ne m'en devez rien, marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

146 LES PRÉCIEUSES RIDICULES

JODELET

Et dans des lieux où il faisait fort chaud

m AscxfLiLLE, regardant Cathos el Madeloii.

Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hi tri ! hi :

Notre connaissance s'est faite à l'an at la première fois que nous nous a il commandait un régiment de cavale; :

les galères de Malte.

MASCARILLE

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dan^ l'emploi avant que j"y fusse: et je me souviens que je n'étais que petit officier en-

que vous commandiez deux :

chevaux.

La guerre est une belle chose : maifoï : la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLK

C'est ce qui fait que je veux penarei au croc.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour le> hommes d'épée.

MADELDN

Je les' aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

SCÈNE XII

MASCARILLE

Te souvient-il, vicomte, de cette demilune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras?

JODELET

Que veux-tu dire, avec ta demi-lime?

C'était bien une lune tout entière.

MASCARILLE

Je pense que tu as raison. •

JODELET

Il m'en doit : . srâr, ma foi . .'.

blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce : vous sentirez quel coup c'était là.

catkos, après avoir touché iendroit.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

LUI

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci : là, justement au derrière de la s-vous?

MADOLON

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE

C'est un coup de mousquet que je re la dernière campagne que
j'ai ii-.i

jodelet, d >.'<: ancrant sa poil

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de
Gravelines. "

mascarille. mettant ta main surit bouton de son haut-de-
chausse.

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

maolon

Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

mascarille

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

cathos

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

mascarille

Vicomte, as-tu là ton carrosse?

jodelet

Pourquoi?

MASCARILLE

Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

MADELON

Nous ne saunons sortir aujourd'hui.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET

Ma foi. c'est bien avisé.

MADELON

Pour cela, nous y consentons: mais il faut donc. quelque surcroit de compagnie.

; < jène XII 1*: >

MASCARILLE

Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, La Verduze, Lorrain.

Provençal, La Violette ! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

£, MADELOX

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

{Almanzor sort.)

MASCARILLE

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET

Mais toi-même, marquis, que t'en semble?

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, jereçoisTeTraïges secousses, et mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON

è Que tout ce qu'il dit est naturel! IL tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS

U est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit. _

MASCAP::

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (Il médiï

CATHOS

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET

J'aurais envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique pour la quantité de saignées que

j'y ai faites ces jours passés.

MASCAIULLE

Que diable est-ce là ! Je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

jodei.lt Il a de l'esprit comme un démon.

MADELcN

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE

Vicomte, dis-moi un peu. y & temps que tu n'as vu la com
jou;

11 y marnes que je .

ai rendu visite.

XTTI

MASCARILLE

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?

MADELON

Voici nos amies qui viennent.

MASCARILLE. JODELET, MAROTTE

MANZOR. Violons.

MADOLON

Mon Dieu : mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

LU CI LE

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR

Oui, monsieur, ils sont ici. .

CATHOS

Allons donc, mes chères, prenez place.

-oaille, dansant lui seul, comme par prélude.

La. la. la, la, la, la, la, la.

MADOLON

Il a la taille tout à fait élégante.

CATHOS

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE, ayant pris Madelon pour danser.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la. la, la, la, la. la. la. Ferme. O violons de village !

jodelet, dansant ensuite.

Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCENE XIV

DU CROISV, LAGRANGE, CATHOS. MA- DELON, LUCILE, CÉ- LIMÈNE, JODE- LET, MASCARILLE, MAROTTE, Violons.

la grange, un bâton à la main.

Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

mascarille, se sentant battre.

Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET

Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE

C'est bien à vous, infâmes que vous êtes, à vouloir faire
l'homme d'importance :

DU CROISY

Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

**CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE,
MASCARILLE, JODELET, MAROTTE**

Violons.

MADELON

Que veut donc dire ceci?

154 LES PRÊCHES RIDICULES

JODELET

C'est une gageure.

CATHOS

ouoi ; vous laisser battre de la soi •

MASCARILLE

Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et ja me serais emporté.

MADOLON

Endurer un affront comme celui-là en notre présence !

MASCARILLE

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCENE XVI

MADOLON

Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY

Comment! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous : qu'ils viennent vous l'aire L'amour à nos dépens, et vous donner le bal?

MA DELON

laquais?

LA GRANGE

Oui, nos laquais: et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON

O ciel : quelle insolence :

LA GRANGE

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et, si vous voulez les aimer, ce sera, ma foi. pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET

Adieu notre braverie.

MASCARILLE

Voilà le marquisat et la vicomte à bas.

Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace daller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE

C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE

O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre -chose.

LA GRANGE

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCENE XVII

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, Violons

CATHOS

Ah ! quelle confusion !

SCEKE XVIII

MADELON

Je crève de dépit.

un des violons, à Mascarille.

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE

Demandez à monsieur le vicomte.

un des violons, a Jodelet.

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET

Demandez à monsieur le marquis.

SCENE XVIII

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE,
Violons

GORGIBUS

Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ! Je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs et de ces dames qui sortent!

MADELON

Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

RIDICULE

GoRG1HUS

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait: et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive ont.

MADOLON

Ail : je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous. marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence.'

MASCARILLE

Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX

vous, jpendardes, je ne sais ce qui me tient que jê6TTe"--^*3Trs" en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voici ce que vous vous attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. (Seul.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez vous être à tous les diables !

U Bibliothèque Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte an vola ne après la derrière date timbrée ci-dessous devra l«yer ose amende de cinq sous, plus an ras pour chaque jour de retard.

1831 Molière.

lûff

v«. - 1 - t i iÇojJtfm 3 i

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/donjuanlesprciomoli>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.